

Cependant, dès cinq heures du matin, la multitude arrivée la veille commençait à se réveiller ; déjà elle s'était ébranlée, déjà un jeune homme de quinze à seize ans, traîné par une vingtaine de bandits, avait été suspendu à une lanterne. Au même instant, un cri général s'élève : « Aux gardes-du-corps ! Aux gardes-du-corps ! » A ce signal, les bourreaux abandonnent leur victime ; on coupe la corde qui déjà suspendait le jeune homme, et ce malheureux s'enfuit à toutes jambes ; c'était un garçon d'écurie des gardes-du-corps.

Les brigands avaient voulu enlever les chevaux confiés à sa garde ; et ce courageux enfant, armé d'une fourche, les avait repoussés de toutes ses forces. C'était pour le punir de sa résistance, qu'on avait voulu le pendre. Au signal donné contre les gardes-du-corps, une populace immense était accourue de toutes parts.

Cette multitude n'était pas seulement composée d'individus arrivés de Paris, mais de beaucoup de gens de Versailles, qui, dans cette circonstance, rivalisèrent de fureur avec ceux qui venaient détruire la source de leurs richesses et de leur prospérité ; jusque-là, à part les coups de feu qui avaient été échangés la veille, ce mouvement n'avait eu qu'une physionomie tumultueuse et burlesque.

La scène changea de face, l'horrible ne tarda pas à venir s'y mêler. Bientôt on vit paraître au bout d'une pique, la tête d'un garde du-corps, qui fut suivie, en peu d'instants, d'une autre tête. Ces malheureux militaires, n'ayant pas d'appui, et à qui même toute résistance était défendue, fuyaient, éperdus, de toutes parts, et rencontraient partout des bourreaux, à qui ils n'échappaient que couverts de sang et de blessures.

Ils étaient dans cette affreuse situation, lorsque le général Lafayette parut, à la tête de ses gardes nationales, qui les prirent sous leur protection et balayèrent le château de tous les brigands qui s'en étaient

emparés. Dans le même temps, on voyait courir dans toutes les avenues, une multitude de chevaux fougueux, renversant de côté et d'autre les cavaliers qui les avaient montés ; c'étaient des hommes de la populace de Paris qui s'étaient rendus maîtres des écuries, et croyaient ces chevaux de bonne prise.

Quant à ceux qui avaient assiégé le château , il est certain qu'ils en voulaient aux jours de la reine, qui ne dut son salut qu'à la fidélité des gardes-du-corps, qui se défendirent héroïquement, quoiqu'en très-petit nombre, et ne cédèrent le terrain que pied à pied, et en se défendant de porte en porte. L'un d'eux se fit égorger, en défendant l'issue qui conduisait à l'appartement de la reine.

Cette princesse était dans son lit pendant le combat, ou plutôt pendant le massacre, et n'eut que le temps de se sauver à moitié nue, dans la chambre du roi. Entrés dans l'appartement qu'elle venait de quitter, les brigands, irrités de ne pas la trouver, bouleversèrent son lit et le lardèrent de coups de pique et de poignard.

Dans cette déplorable journée, ce furent les anciens gardes-français qui protégèrent les gardes-du-corps avec le plus d'efficacité. Postés près du château, lorsqu'ils entendirent le tumulte, ils accoururent, et dispersèrent les brigands ; puis, s'étant présentés à la porte derrière laquelle étaient retranchés les gardes-du-corps :

« Ouvrez, leur crient-ils, les gardes-français n'ont pas oublié qu'à Fontenoy vous avez sauvé leur régiment ! »

Tous les partis s'accordent à louer la présence d'esprit et l'infatigable dévouement du général Lafayette dans cette déplorable circonstance ; il y courut plusieurs fois risque de la vie, et ce fut lui qui dirigea les secours, massacrés sans lui. Aussi madame Adélaïde, tante du roi, accourut à lui, et le serra dans ses bras, en lui disant : « Général, vous nous avez sauvés. »

Les deux têtes qui avaient été vues au bout des piques furent portées à Paris par deux jeunes gens de douze à quinze ans. On rapporte que ceux qui les accompagnaient, les firent entrer chez un perruquier, et le forcèrent de friser les cheveux de ces têtes livides, encore toutes dégoûtantes de sang. Ces deux malheureux gardes-du-corps immolés se nommaient Deshottes et Varicourt; ce dernier avait péri en défendant l'appartement de la reine.

Lafayette fit suivre ces bandes, à leur départ de Versailles, par un détachement de l'armée, qui avait ordre de les empêcher de revenir sur leurs pas. Le général avait ordonné de désarmer les brigands qui portaient au bout de leurs piques les têtes des gardes-du-corps. Cet horrible trophée leur fut arraché, et il n'est point vrai qu'il ait précédé la voiture du roi revenant à Paris.

Le retour du roi dans la capitale fut la conséquence de cette insurrection. Louis XVI fit son entrée, au milieu d'une affluence considérable, et fut reçu par Bailly à l'Hôtel-de-Ville. Les mêmes femmes qui étaient venues la veille lui demander du pain, ouvraient la marche, et portaient des rameaux d'arbres en signe de triomphe. La populace qui formait une espèce d'avant-garde, chantait victoire, et criait : « Nous allons avoir du pain, nous amenons le boulanger, la boulangère et le petit mitron ! »

Cela voulait dire le roi, la reine et le dauphin.

« Je reviens avec confiance, dit le roi, au milieu de mon peuple de Paris. » Bailly rapporta ces paroles à ceux qui ne pouvaient les entendre, mais il oubliait le mot confiance.

« Ajoutez avec confiance, dit la reine. »

« Vous êtes plus heureux, reprit Bailly, que si je l'avais prononcé moi-même. » Ce fut à la suite de cette réception que la famille royale se rendit au Palais des Tuileries, qui n'avait pas été habité depuis un siècle.